

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 35

Artikel: Fumeurs et non fumeurs : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214120>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
"PUBLICITAS"
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 31 août 1918. — A propos du parler vaudois (A. R.). — Fumeurs et non fumeurs (suite). — Lè z'einfant d'ora (Marc à Louis). — Pour l'après-guerre. — A long di fue (Jules Sidez). — Recette. — Une bienfaitrice. — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

A PROPOS DU PARLER VAUDOIS

DANS son numéro du 10 août, le *Conteur* reproduit quelques lignes parues dernièrement dans l'*Echo de la Broye*, sous la signature A. Dz. L'auteur y prend à partie notre « français cantonal », vicieux sous toutes ses formes, tant écrites que parlées... C'est un baragouin... Et il nous adjure de parler le « patois pur » ou « le français pur », mais pas le *vaudois*, ce pelé, ce galeux, d'où nous vient tout le mal...

Je ne puis m'empêcher de prendre la défense de cette bonne langue du Pays de Vaud, car plus j'avance en âge, plus j'y trouve de charme. J'aime à entendre ces vieilles locutions familières à nos pères, à nos grands-pères, ces mots pittoresques, colorés, expressifs, qu'il n'est souvent pas possible de remplacer par des termes purement français; plusieurs, du reste, ont pour eux de brillants états de service.

Pourquoi nous empêcher d'employer : *fouiner, bisquer, gremillette* (orvet), si jolis; *la racœur du soleil, s'escormaucher*, des débordonnées, *dépatoullu, gringe, cresener, piouler, des siclées, gorgoter*, et tant d'autres si expressifs, ou aussi équivalents en français?

N'ai-je pas le droit de dire une *toupine* de raisiné, *écrabouiller* et *grafigner*, et *couverte* (pour couverture), puisque Rabelais et Bonaventure des Périers l'ont dit avant moi? *Meurron* n'est-il pas plus clair que *mûre*, qui désigne à la fois le fruit du mûrier et celui de la ronce?

J'aime le *gâteau aux pruneaux*; la tarte aux *prunes* ne me dit rien. J'aime entendre *zonner* la batteuse, comme enfant, j'aime *pider* en jouant aux *marbres*, et *déguiller* des pommes, à l'insu du *messeiller*, qui souvent *brelanchait* en sortant du cabaret... Les officiers de notre armée n'aiment pas les *botassons*; mais plusieurs de ceux-ci se moquent des *têles cerillées*.

Faites, M. Dz., faites la guerre aux tournures équivoques, aux termes français détournés de leur sens ou défigurés; condamnez : *Il a marié sa servante, il reste par Lausanne, saluer avec la main, se coucher avec les poules, dîner avec des choux, je vais contre Genève, mettez-m'en, réduire les outils, je vous demande excuse, creuser des colisses, branquer un canon, je l'ai vu depuis la fenêtre, et un poire, et ma poutre...*, mais laissez-nous : *travailler, sous-tasse, fuste* (qu'on trouve dans Rabelais), il fait *bon chaud*, un *petit peu*, à *revoir, une chambre crue*, et tant d'autres expressions qui sont bien à nous. Notre parler vaudois est un reflet de nos mœurs, et il nous est cher précisément pour cela.

Chaque peuple, chaque région a ses provincialismes, son parler propre, et je ne vois pas

pourquoi les paysans du Gros-de-Vaud ou de la Broye parleraient la même langue que les Parisiens. Au surplus, les Parisiens de Paris ne font-ils aucune faute en parlant et en écrivant, et ceux qui médisent du parler vaudois sont-ils assurés de connaître le *pur français*?

Autant parler vaudois que de dire ou d'écrire, même en France : « Jamais l'*étage* n'a été si haut ! ! ou une danseuse *émérite* ! ou : dans le but de... ou : des souvenirs rétrospectifs... Je pense que : *il s'est en allé* est pour le moins aussi correct que : de façon à ce que ; et que : *avoir meilleur temps*, qui est vaudois, vaut bien : *recruter* et *recrutement*, qui sont français...

L'essentiel, voyez-vous, est que nous nous comprenions. Et les Vaudois se comprennent parfaitement, même et surtout quand ils se rencontrent hors de leur pays. Et comme alors ils sont heureux de constater qu'ils ne parlent pas encore le *pur français* et qu'ils ont conservé avec le parler, l'accent du terroir.

A. R.

Les culottes. — Monsieur *** discutait mariage avec une demoiselle jeune, jolie et riche, quoi, toutes les qualités d'un « bon parti ».

— Ne craignez-vous pas, Mademoiselle, observe M. *** frappé de la vigueur des opinions de son interlocutrice, d'avoir plus d'autorité que votre futur mari et que l'on ne dise déjà, le lendemain des noces, que c'est la femme qui porte... vous savez, Mademoiselle?...

— Les culottes, vous voulez dire? Eh bien, oui, Monsieur, je ne le cache pas, mais ce sera pure calomnie, car je dissimulerai si bien le vêtement dont vous me parlez sous l'ampleur de mes jupons, que ni mon mari ni ses amis ne seront capables de l'apercevoir...

* * *

Ceci rappelle la réponse que fit à une institutrice un de ses élèves les plus âgés, à qui elle demandait la signification des mots « concret » et « abstrait ».

— Donnez-moi l'exemple de quelque chose de concret? dit-elle.

— Mon pantalon.

— Pourquoi?

— Parce qu'on le voit.

— Bien. Et maintenant quelque chose d'abstrait?

— Votre pantalon, Mademoiselle.

FUMEURS ET NON FUMEURS

II

Les artistes.

M. Ed. Vallet, peintre, Vercorin sur Sierre :

C'est que je pense du tabac? Je le trouve bien agréable, mais aussi inutile qu'agréable.

Quant à sa nocivité, je serais bien embarrassé de me prononcer : je vois, en effet, chaque jour des vieillards de plus de 80 ans fumant du matin au soir depuis plus d'un demi-siècle, paraît-il, et ils semblent s'en trouver fort bien. D'autre part, je ne suis pas sans avoir entendu parler d'un certain cancer, que la Faculté aurait, paraît-il, baptisé

« Cancer des fumeurs ». Alors que penser et croire?... Je suspends mon jugement.

Personnellement, je fume la cigarette depuis l'âge de 16 ans. Pourquoi? je n'en sais rien. Probablement pour me distraire, après le travail, car je ne fume jamais en travaillant. Mais je sais aussi que la pipe de beaucoup de mes confrères est pour eux si importante, qu'elle fait presque partie de leur personnalité.

M. Fritz Brun, compositeur, Berne :

« Je ne sais pourquoi les non-fumeurs m'intimident toujours. En leur présence, il me semble être observé, épié. Et puis, je les soupçonne d'être des pédants, des gens distillant l'ennui. Mais je fuis surtout les dames qu'incommode l'odeur du tabac. Celles-là, au contraire, m'attirent, qui ne la détestent pas. Je me dis : sûrement, elles ont l'esprit bien fait, je puis avoir confiance en elles. »

Le peintre Balmer, à Röhrenwil, près de Berne :

« Les médecins nous déconseillent le tabac, mais eux-mêmes fument !

L'odeur du tabac incommode les dames, dit-on, mais combien de dames, sages autant que belles, ne voit-on pas aimer d'enragés fumeurs !

Le tabac, ajoute-t-on, provoque des palpitations de cœur, mais l'amour n'en provoque-t-il pas de bien plus fortes encore? »

M. E. Linck, peintre, Berne :

« Dites ce que vous voudrez des inconvénients du tabac, mais laissez-moi fumer. »

M. Giacomelli, peintre, Zurich :

« Les deux ou trois premières bouffées d'une cigarette, leurs légers nuages bleus, tout ce qu'il y a d'indéterminé et de libre fantaisie sur cette opération, trouvez-moi quelque chose de meilleur au monde ! »

M. Boscowits, peintre, Zollikon :

« Une conversation gaie et une discussion orageuse sont des occurrences où une bonne cigarette est pour moi un bienfait. »

M. Hermann Hubacher, sculpteur, Berne :

« On prétend que fumer est une mauvaise habitude. Pour moi, une habitude dont on jouit est un bienfait. Et puis Goethe ne dit-il pas que les cigares et l'idéal sont des choses qu'on n'allume qu'une fois ! »

Dr E.-A. Stüchelberg, Bâle :

« Mon cher tabac, quel bon compagnon tu fus pour moi après les repas et quel secours efficace tu apportes à mes pensées dans leur ordonnance et leur expression ! Mais pour être franc, j'avoue que je te délaisais quand venaient les insomnies, les migraines et le larmolement des yeux, misères dont tu étais cependant moins coupable que ne l'était ma décroissante force de résistance. »

Les professeurs.

Dr Ferdinand Vetter, Berne :

« ... Des générations ont fort bien vécu et prospéré sans s'adonner à l'habitude de fumer, imitée des sauvages. Le fumeur est un arriéré. Mais fumer passera comme est en train de passer à peu près complètement, dans l'Europe centrale, la manie de priser et de chiquer. Si, actuellement, la guerre dans les tranchées donne au tabac un regain de faveur auprès des jeunes, le jour n'est pas loin où reprendront le dessus les sports salubres venus d'Angleterre et où l'on ne rencontrera plus les fumeurs que dans les romans et dans les musées de cire, comme aujourd'hui les sorciers et les joueuses de tymponen. »

M. Henri Federer, Zurich :

« Empester son entourage en fumant me semble être un fléau de l'humanité, mais un fléau qui disparaîtra comme ont disparu la peste, les bûchers des sorciers, comme disparaîtront bien un jour la guerre et le militaire. »

Dr Otto von Greyerz, Berne :

« Si je disais que fumer est un vice, je serais un ingrat. De combien de jouissances ne suis-je pas redevable à cet art. Car c'est un art. Mais il demande à être pratiqué de la bonne façon, qui consiste, selon moi, à ne pas gaspiller son temps en ne songeant à rien, mais à choisir le moment où l'esprit et le corps sont également disposés à retirer du tabac le plus de profit possible. »

M. Hermann Hesse, Berne :

« Fumer est un des plus beaux vices auxquels je m'adonne. Qu'il soit préférable de n'en rien faire, j'y souscris sans peine, comme je souscris à toutes les belles maximes. Mais, d'autre part, ne faut-il pas laisser l'homme se consoler comme il peut des duretés de la vie ? »

M. Joseph Reinhart, Soleure :

« A quoi sert de fumer ?... Est-ce à cela que mon père doit d'avoir dépassé les quatre-vingts ? Je ne sais ; mais à son exemple j'éloigne les papillons noirs au moyen de ma pipe et je salue aussi de mes bouffées l'oiseau bleu des belles heures. »

Dr Otto Schullhess, Berne :

« Un bon cigare, c'est la consolation du célibataire. »

Dr H. Meyer von Knonau, Zurich :

« Je n'ai jamais fumé. Je ne saurais au reste rapprocher aux fumeurs leur habitude. Mais j'exécute l'odeur douceâtre de la cigarette. »

Dr W. Orschli, Zurich :

« Je me passerais difficilement du cigare du dessert. C'est pour moi un tendre ami. Il me reconforte sans me sermonner. Avec lui, je franchis aisément les écueils de l'existence et ne m'irrite jamais, sauf quand il n'est pas bien enroulé et qu'il brûle mal. »

M. J.-H. Graf, Berne :

« Un cigare après le premier déjeuner est la plus agréable jouissance et le meilleur des stimulants. »

Dr G. Tobler, Berne :

« J'ai fumé ferme pendant bien des années. Pour quoi, je ne saurais le dire. Aujourd'hui, je ne fume plus et suis bien aise de voir libérée pour moi cette brûlante question du jour. »

(A suivre).

Le charretier de Jupiter. — Un charretier du Jorat avait un cheval vieux et maigre, dont l'allure était naturellement des plus lentes. Il rencontre un de ses amis qui, par raillerie, lui dit :

— Te va, prô su, tzerreilli lès tounèro ?

— Justameint y compto sur tè po porta quiuva ai z'einludzo !

(Traduction) : — Tu vas pour sûr, charrier les tonnerres !

— Justement je compte sur toi, pour porter la queue aux éclairs.)

LE Z'EINFANT D'ORA

L'âi a dâi dzein que preteindant que lè bouèbo d'ora sant pe croûto que cliiau de noutron teimps et que cè vint qu'on lau fâ trau recordâ la jographie et lè guierre dau vilhie teimps. Cein sè pao bin. Quand lè qu'on vâi dâi corps que savant lot, quasu dèvant d'être fé, que cougnâssant ti lè canton dau paï, du Penâ tant qu'à Dzenèva, et pu la Chine, l'Arabie (la Pétrâie et la Depétrâie), sein comptâ lè z'étâle, quemet voliâi-vo que ne sèyant pas rebriquâre. Mâ se vo n'ite pas conteint de leu, ne failâi pas lau z'apprendre que tot cein que à no on no z'a apprâ l'étâi rein que dâi meinte et dâi dzanlye. On no desâi que Guyaume-Tè l'étâi on crâno teryau, que l'avâi étâ lo râi à sè pas guiéro de tir fédérât. Ora quand l'è qu'on ein dèvese à noutrè valet, ie repondant :

— Pouh ! Guyaume-Tè n'a jamé vityu ! Et de Winkelriède, clii que l'a fé clii crâno bateau à

vapeu que l'a étâ grand teimps su lo lé et qu'on lâi a prâi lo fond po lo betâ pè Berna dein onna carrâie qu'on lâi dit lo Fonds Winkelriède, eh bin ! sède-vo cein que lè mousse dian :

— Winkelriède ! n'a jamé vityu !

Craset, va. Mîmameint de Josué, que l'étâi lo premî gâpion dau mondo du que l'avâi mîmameint arretâ lo sèlau, eh va ! lo sèlau ! ie diant assebin que n'a jamé vityu. Binstout quand lè qu'on lau dèvesera de lau père, on vâo lè z'ouère que vant dere :

— Lo cougnaisso pas. Ein é-io z'u ion ?

Ao bin ie derant :

— Ah ! mon père, è-te pas clii que l'a dèmorâ grand teimps avoué no ?

Ao bin, ie repondant quemet clii petit boufbo qu'on monsu lâi desâi :

— Dis-mè vâi, mon petit, è-te bin liein d'ice à Verdzasset ?

— Cein dèpeind, monsu ?

— Quemet t'appelle-to ?

— Quemet mon père, monsu ?

— Et ton père ?

— Quemet mè.

— Et ti lè dou ?

— Ion quemet l'autro.

— Quin âdzo a-to ?

— On an dè pllie que sti an passâ.

— Et ton frère ?

— N'è pas asse vilhie que mon père.

— Diéro ite-vo tsi-vo ?

— Atant que d'ècouellette.

— Et diéro âi-vo d'ècouellette ?

— On a tsacon la sinna.

Et a-te que lè z'einfant d'ora. Ie san quemet on lè za fé.

MARC A LOUIS.

POUR L'APRÈS-GUERRE

Un ami du *Conteur* a l'obligeance de nous adresser un numéro de *L'Ami de Morges*, datant de 1881 et dans lequel se trouve le morceau suivant. Si les vers n'en sont pas impeccables, qu'on le leur pardonne en raison du fond, qui, espérons-le, provoquera de salutaires réflexions chez les jeunes, réfractaires au mariage. Sans doute, le temps actuel n'est pas très propice aux enrôlements sous la bannière de l'hyménée; la vie est trop chère. Soit, mais après la guerre. Il est permis maintenant de songer à ce moment si désiré; il l'approche.

Voici donc les vers en question :

Le vieux célibataire.

A chacun son avis dans ce monde où nous sommes !
A l'appui du proverbe on n'a qu'à consulter.
Sur tel ou tel sujet deux femmes ou deux hommes,
Prenons l'hymen : L'un dit : comme il sait m'enchan-
L'autre répond : A moi jamais il ne sut plaire. [ter.
Un autre encor s'en moque et n'en veut point goûter.
Lecteurs, écoutez donc ce que peut vous conter

Un pauvre vieux célibataire !

Hélas ! quel est mon triste sort ?
Chacun me fuit ou m'abandonne.
Je ne suis aimé de personne.
Errant, sans appui, sans support,
Dans ma demeure solitaire
L'ennui me presse à chaque instant
Et je répète en sanglotant :
Plaignez le vieux célibataire !

Seul, toujours seul à mon foyer,
Où le silence me torture,
Combien je sens que ma nature
Aurait besoin de s'égayer !
En vain, j'attends, en vain j'espère,
Nul ne vient combler mes desirs
Et nul ne comprend mes soupirs :
Plaignez le vieux célibataire !

Rien ne me plait, mais tout m'aigrit.
Et si parfois je fais un songe,
C'est encore le mal qui me ronge
Qui se présente à mon esprit ;
Mes habits prouvent ma misère :

Les lambeaux, la boue et les trous
S'y sont donné le rendez-vous !...
Plaignez le vieux célibataire !

Mes regrets et ma sombre humeur
Font plaisir à la jeune fille ;
Et quand je tire mon aiguille
Elle se rit de ma lenteur...
« Ce nigaud ne sut jamais plaire, »
Murmure-t-elle, et sur ma foi,
Garçons et filles, comme moi,
Plaignez le vieux célibataire !

Obscur et sans postérité,
Bientôt mon nom va disparaître,
J'aurais mieux fait de ne pas naître,
Mais on ne m'a pas consulté...
Si je savais au moins me taire
Et de mon sort me contenter,
Mais je commence à radoter...
Plaignez le vieux célibataire !

Enfin, je le répète à tous,
Tous ceux que mon sort intéresse :
Durant le temps de la jeunesse,
Mariez-vous, mariez-vous !
Et sur ma pierre tumulaire,
Pour un exemple aux jeunes gens.
Qu'on grave ces mots indulgents :
« Plaignez le vieux célibataire ! »

Lo télégraphe et lè vatzè. — L'étâi contre la Saint-Denys, quand lè vatzè dècheindant.

Dou bravo Fribordzeis s'ein allavan bin tranquillameint sur la route dè Bulle à Fribo avoué on tropi. Io vatequie dué senaillire que se mettân à se turtâ et que vant s'einbommâ contre on potau dè télégrapho.

Ion dei Fribordzeis séparé lè bitès a force de « te raudjâi », vo sèdè. Mâ lo bon de l'affère l'è que sacrementé contre lo télégrapho :

— Diantre sâi fé de stu trein ! Dis vâi ora, se n'est pas on affèrè de la mètzance, on invention dâo diabllo qué stu télégrapho ! Qu'ant-tè faute de savâi à Paris que mè bitè sè sant turtâie inquie ?

Le creyâi tot bounameint que lè z'einbommâie s'ein allâvan assebin su lo fi élétrique.

A LONG DI FUE

(RONDEAU)

Patois ajoulot.

Un de nos abonnés du Jura bernois a l'amabilité de nous adresser — accompagné d'une traduction — le morceau suivant, en patois ajoulot. N'est-ce pas le devoir du *Conteur* de recueillir toutes les fois que l'occasion lui en est offerte, les échantillons de nos divers patois romands.

Y sens sietaie à long di fue,
Musaint, ai moitie endremi,
Les auyes cios, le coue antmi,
Vès l'hât-êre envâju d'éplues.

L'échprit évoule emmé les nues
Y ne me vois que des amis :
Y sens sietaie à long di fue,
Musaint, ai moitie endremi.

Pus de sené, lai réjon mue,
Pai niun y ne sens pus biômi,
Le monde ât bê pus d'ennemis,
Les dgens sont bons, ran ne m'ennue :
Y sens sietaie à long di fue.

JULES SURDEZ,

Instituteur, Les Bois (Jura bernois)

Traduction.

Je suis assis à côté du feu. — Songeant, à demi endormi. — Les yeux clos, le corps engourdi. — Près du haut âtre entouré d'étincelles. — L'esprit envolé dans les nuages. — Je ne me connais plus que des amis. — Je suis assis à côté du feu. — Songeant, à demi-endormi. — Plus de sens, la raison meurt. — Je ne suis plus critiqué de personne. — Le monde est beau, plus d'ennemis. — Les gens sont bons, rien ne m'ennuie. — Je suis assis à côté du feu.